

dressa une liste des couleurs, des pinceaux et des toiles qui m'étaient nécessaires. J'achetai le tout, rentrai chez moi, et, en deux ou trois jours, je brossai un paysage, un bord de forêt, complètement d'idée, et j'envoyai le tableau au Salon. Eh bien, le tableau fut reçu et figura au Salon de 1870. Et, je l'affirme, je n'avais jamais alors fait une seule étude d'après nature et c'était la première toile que je barbouillai. Où donc avais-je appris ? Je le répète ; l'art ne s'enseigne pas, et lorsqu'on a quelque chose à dire, on en trouve subitement le moyen.

J'ai tenu à reproduire ce passage d'une longue lettre de M. Raffaëli, pour plusieurs raisons : parcequ'elle fait en ce moment le tour des journaux, pour en démontrer l'absurdité et mettre les jeunes en garde contre ce faux principe que l'on peut-être peintre sans avoir fait aucune étude.

Cette lettre doit être entièrement apocryphe.

Jamais peintre n'a fait un tableau convenable la première fois qu'il a touché un pinceau, pas plus qu'un homme ne sachant pas écrire, n'a fait une belle page de style, la première fois qu'il a pris une plume dans la main.

Cela ne se démontre pas, c'est un axiôme.

\* \* Au reste, M. Raffaëli avait étudié plusieurs années dans l'atelier de Gérôme, avant d'exposer son premier tableau.

Demandez donc à Huot, à Saint-Charles, à tous nos peintres canadiens, ce qu'ils pensent de cette singulière prétention, que l'on peut se révéler peintre tout à coup, comme ça, un beau matin, en mettant ses chaussettes ; demandez leur de vous faire part de leurs impressions, en entrant pour la première fois dans l'atelier d'un grand artiste, à Paris ; demandez leur quelle somme d'énergie, de travail, d'études, il leur a fallu déployer pour comprendre le grand art et lui arracher quelques-uns de ses secrets.

L'auteur de cette lettre rappelle le paysan planté devant un tableau de Breton.

—Hein, mon vieux, lui dit quelqu'un, vous ne pourriez pas en faire autant ?

—Sais pas, m'sieu, j'ai jamais essayé !

\* \* Les comptes-rendus de la Cour du Recorder prêtent parfois à réfléchir.

Un soir de la semaine dernière, je lisais entre autres choses :

« Un journalier, ivre, rue Bleury, acquitté.

« Un boulanger, ivre, rue Craig, cinq piastres d'amende ou quinze jours de prison. »

Et cette lecture me précipita dans un puits de pensées.

Heureux journalier, me disais-je, pauvre boulanger ! Est-il vrai que l'ivresse soit excusable chez un journalier, et passible d'amende ou de prison, pour un boulanger, et la justice n'est-elle pas plutôt borgne qu'aveugle, puis qu'elle voit une faute d'un côté et rien de l'autre ? Ou bien, le fait de se pocharder le nez rue Bleury, est-il une excuse, alors qu'il est abominable de s'humecter un peu trop le gosier, rue Craig.

Mystère ! Obscurité !! Doute énorme !!!

\* \* Un révérend père de, je ne sais trop quel ordre, vient de faire connaître un plan qu'il a conçu pour mettre fin, en très peu de temps, à la guerre qui désole depuis plusieurs années la malheureuse île de Cuba.

—Prenez cent mille hommes, dit-il au général en chef, alignez-les en travers de l'île, partez tous ensemble de l'Est, en chassant les cubains devant vous, et, quand vous serez arrivé à l'extrémité Est, jetez-les à l'eau.

Ce bon père doit être plus fort en théologie que dans l'art de la guerre !

Du moins, je l'espère.

\* \* On parlait de nos ennuis, de nos misères, de nos besoins d'argent—thème trop familier à beaucoup

de mes lecteurs, pour qu'il soit besoin d'en démontrer l'à-propos.

—C'est curieux, dit l'ami T..., j'ai toujours remarqué que ce sont les gens qui n'ont pas d'argent qui en parlent le plus !

Parbleu !!!

*Jean Paul Bliss*

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 3 novembre 1896.

Le jour des morts est passé, et aux cimetières, déjà les fleurs jetées sur les tombes voient, une à une, toutes leurs pauvres pétales arrachées et jetées en pâture à la brise qui parcourt, en sifflant le froid, les champs de la Mort.

Jusqu'aux immortelles qui pâlisent déjà. Les défunts n'ont plus que des souvenirs de leur fête.

\* \*

D'un article très bien fait, intitulé : *Leur Jour*, par M. Hugues LeRoux, dans le *Figaro* d'hier, je détache ces quelques lignes pleines d'intérêt et de grâce :

Il y a quelques années, le jour des Morts, je me trouvais à Livourno, au pays de Mascagni. Sous ce ciel italien, très chaud et très bleu, les tristesses sont légères, et cette journée avait, comme les autres, une allure de fête. J'en ai gardé un souvenir plein de grâce, où repassent des groupes bariolés, hommes, femmes et enfants, assis en rond sur la route et mangeant des châtaignes, après la visite aux tombeaux. Mais, surtout, je me souviens de l'usage charmant, d'une si jolie couleur latine qui, le soir, dans les cimetières, réunit les jeunes gens devant les tombes des jeunes filles. Ils viennent par groupes de trois ou quatre, avec leurs guitares et leurs mandolines, et, dans le calme de la nuit, sous la lune, ils chantent des chansons d'amour aux pauvres mortes sans amour.

\* \*

Jeudi soir, 5 novembre.

Je reviens de la Comédie Française et j'ai entendu *Le Monde où l'on s'ennuie*, d'Edouard Pailleron, l'auteur exquis aux douces choses sentimentales.

Il y a, dans cette pièce, une femme sévère, aux vigoureux principes, qui veut que son fils ne s'occupe que de mathématiques et de diplomatie à ficelles savantes, sans jamais laisser son cœur faire une seule promenade dans les jardins de l'Amour, et elle y réussit presque. Alors, c'est au même régime qu'elle veut assujettir la jeune Suzanne de Villiers d'un tempérament ardent, qui préfère, à cette madame de Céron, la vieille duchesse de Réville, qui proclame bien haut que les seules exquis minutes de la vie sont celles où l'amour chante son bonheur aux tendres aimés.

Elle est tante, elle est vieille, cette spirituelle duchesse, mais c'est avec toute son âme qu'elle dit :

« Ah ! l'amour, vois-tu, ma fille, c'est le seul but de notre existence, c'est par lui que nous éprouvons l'unique et immense bonheur. Peu importe l'âge que l'on ait, une femme ne peut être indifférente au souvenir des heureuses caresses passées, et le charme d'avoir aimé, d'avoir été aimée ne s'oublie pas. Moi qui suis vieille, je n'ai rien oublié de cela, et mon cœur bat encore en se souvenant ! »

Bientôt d'ailleurs, les yeux du fils Roger se sont rencontrés avec ceux de Suzanne et l'amour envoie promener calculs et diplomatie, l'amour vainqueur écrase de sa lumière ardente la mère au cœur froid alors que la vieille duchesse, rayonnante de voir triompher son dieu d'autrefois, dont les tendresses charmantes fleurissent encore son cœur, prend les amoureux sous sa puissante protection et en fait deux heureux.

La pièce est merveilleusement jouée par Mesdames Reichemberg et Lara, puissamment aidées de messieurs Roger et Truffier, tous grands artistes de la maison

de Molière, dont l'éternelle lumière artistique éclaire le monde où l'on s'amuse !

\* \*

Au son de la musique vigoureuse, entraînant de l'ami Paul, j'écris ces lignes, pendant que le chant de notre ami Arthur joint son harmonie à celle du piano, jetant dans la chambre les plus mélodieuses et les plus joyeuses notes.

L'improvisation chantante de M. Paul Bliss résonne, douce et charmante, pleine d'évocateurs accords qui font rêver les cœurs.

Tantôt il joue de la musique classique religieuse qui serait admirée à l'église de la Madeleine, tantôt la promenade de ses doigts sur le clavier rappelle de belles pages d'opéra, de ce Grand Opéra dont nous gardons toujours de féériques souvenirs.

Nous prédisons à l'ami Paul Bliss qu'il deviendra bientôt un formidable artiste que demain saluera.

*Rodolphe Brunet*

## L'HONORABLE M. TREFFLÉ BERTHIAUME

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, qui ne m'ont lue ici depuis longtemps, me sauront gré, j'en suis sûre, de venir serrer la main à l'un des affables propriétaires du journal, à l'un de ces rudes travailleurs qui ne doit qu'à son mérite personnel l'honneur qu'on vient de lui conférer.

Appartient-il à une plume féminine de faire ainsi l'éloge de l'honorable M. Berthiaume ?

Certes ! Nous ne sommes plus à une époque où le *struggle for life* est inconnu à la femme : car tout être qui doit tirer de ses propres moyens sa propre subsistance,—et la femme plus que tout autre, je crois,—comprend combien il est digne, grand et beau, d'arriver aux postes importants, à la gloire, par sa propre vaillance, en travaillant !

Le nouveau conseiller législatif, pour la division Alma, est un *self-made man* dans toute l'acception du mot : les journaux de toute la province et de tous les partis se sont plu à le reconnaître et à l'en féliciter.

Il n'y a guère à ajouter, sinon que l'honorable M. Berthiaume met du cœur dans la poitrine de ceux qui s'effrayent de "l'effort contre l'obstacle, de la lutte contre la difficulté," en prouvant hautement, par ses succès, ce que peut le travail persévérant, actif, de tous les instants.

Félicitations sincères à l'honorable M. Berthiaume et puissent les jeunes s'inspirer à son exemple !

*J. H. Maurice*

## PETITE POSTE EN FAMILLE

A. F., Laprairie.—Impossible de publier vos vers. La poésie est un art très difficile, vous savez...

A. M., Pierreville.—Oui, il y a du talent dans ce morceau, mais il est hors de saison. Nous pourrions publier un autre essai du même auteur.

Jean Gaston, Woonsocket.—Il y a du mieux, mais encore quelques fautes. Et puis, c'est trop, trop léger pour que nous publions.

J.-E. R., Québec.—Mille regrets, mais nous ne pouvons encore publier ; trop défectueux.

J.-H. G., Arthabaskaville.—Votre Lisette n'est pas de notre monde. La Lisette qui écrit chez nous est seule de ce nom. C'est tout ce que nous avons droit d'exiger.

Alouette, Trois-Pistoles.—Fort gentil, ce cri du cœur. Nous publierons au prochain numéro.